

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :
www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Côté-Remy, F.-J. (2015) « La connaissance de soi chez Épictète et Marc-Aurèle », *Ithaque*, 17, p. 87-102.**

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque17/Cote-Remy.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



La connaissance de soi chez Épictète et Marc-Aurèle

François-Julien Côté-Remy*

Résumé

Cet article se veut une exploration du thème de la connaissance de soi chez les philosophes stoïciens Épictète et Marc-Aurèle. À la lumière de la définition socratique du gnothi seauton (connais-toi toi-même), nous proposons d'examiner la « philosophie du soi » qu'Épictète et Marc-Aurèle ont su développer. Plus spécifiquement, nous souhaitons expliciter la célèbre distinction qu'effectue Épictète dans son Manuel (et qui sera reprise par Marc-Aurèle dans ses Pensées pour moi-même) entre ce qui dépend de nous (jugements, tendances, désirs, aversions, etc.) et ce qui ne dépend pas de nous (le corps, la célébrité, la richesse, le pouvoir). Dans la perspective stoïcienne qui est celle d'Épictète et de Marc-Aurèle, nous chercherons à démontrer que « se connaître soi-même » signifie être capable d'identifier ce qui dépend de notre juridiction, et qui dès lors n'est pas soumis au Destin.

À Daniel

En rejoignant le Tout, tu m'as posé une grave question : qu'est-ce donc qui dépend de nous ?

1. Préambule : Gnothi seauton

Lorsque les spécialistes de la philosophie ancienne traitent du thème de la connaissance de soi, il est naturel que ceux-ci se réfèrent à la célèbre maxime de l'Oracle de Delphes. En effet, c'est la définition du « connais-toi toi-même », cette formule si chère à

* L'auteur est étudiant à la Maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

Socrate, qui doit ici constituer le point de départ de notre investigation. Déjà dans le *Premier Alcibiade*, Platon¹ cherche à en élucider le sens et l'importance : selon lui, se connaître soi-même revient à être sage, c'est-à-dire à « savoir quel soin nous devons prendre de nous-mêmes » (129a), et ce pour devenir les « meilleurs possible » (124a). Cette dite connaissance de soi, dont la définition précise a d'abord échappé à Charmide et Critias², est par la suite définie dans le *Philèbe* comme étant l'opposé de l'ignorance, ce mal qui, en plus d'être « une espèce de vice » (48d), fait en sorte que la plupart des mortels s'illusionnent en se figurant « être plus vertueux que les autres, alors qu'ils ne le sont pas » (49a).

D'entrée de jeu, nous pouvons identifier deux constantes dans le discours platonicien portant sur la fameuse inscription de Delphes. Premièrement, comme Socrate le fait savoir en sermonnant un Alcibiade un peu trop ambitieux, se connaître soi-même implique une certaine conscience de nos limites morales et épistémologiques. Conçue par opposition à la démesure (*hubris*), cette conscience de notre limite propre est capitale pour le salut humain : sans cette dernière, on se retrouve indubitablement à la merci de nos désirs les plus insensés, lesquels ne peuvent que nous jeter dans des entreprises folles et périlleuses comme celles qu'entretient le jeune Alcibiade. Deuxièmement, suivant le constat de nos limites, la connaissance de soi doit aussi s'accompagner d'une motivation sincère tournée vers « l'application et le savoir » (124a). À ce titre, Louis-André Dorion nous enseigne que la meilleure incarnation de ces deux impératifs est à trouver en la personne de Socrate, lui qui, tout en pratiquant la réfutation (*elenchos*) sur les autres et sur lui-même, invite du même coup les âmes à se tourner vers la sagesse :

En démontrant à l'âme, par la mise en lumière des propos contradictoires qu'elle tient sur un même sujet, qu'elle s'illusionne sur ses connaissances réelles, l'*elenchos* socratique favorise la connaissance

¹ Même si le *Premier Alcibiade* est presque unanimement considéré comme un dialogue apocryphe, sa cohérence exceptionnelle avec la pensée platonicienne vient selon nous légitimer son inclusion au sein du corpus platonicien officiel.

² Dans le *Charmide*, Critias affirme que « Connais-toi toi-même » revient à dire « sois sage » (*Charmide*, 165b). Ce dernier échoue cependant, tout comme Charmide, à fournir une définition satisfaisante de la sagesse.

de soi et la sagesse. L'âme qui a été guérie et purifiée, par les soins de l'*elenchos*, de sa présomption de savoir, devient immédiatement plus réservée et plus sage, puisqu'elle ne s'imagine plus, de façon présomptueuse, qu'elle connaît ce dont elle n'a en réalité aucune connaissance³.

S'il est vrai que les références à la maxime de l'Oracle de Delphes se font plutôt rares au-delà de la figure socratique, le thème de la connaissance de soi demeure abondamment discuté par de nombreux intellectuels de l'Antiquité. Ce fut le cas notamment du philosophe néoplatonicien Porphyre, pour qui se connaître soi-même signifie « tout à la fois nous connaître nous-mêmes [c'est-à-dire notre âme], connaître ce qui est nôtre [c'est-à-dire notre corps] et ce qui se rapporte à ce qui est nôtre⁴ ». Sans en être une copie conforme, cette définition rejoint néanmoins celle que Platon invoque dans ses propres dialogues. Comme chez Socrate, on retrouve l'idée d'une limite, ou encore d'une ligne à tracer entre ce qui nous appartient et ce qui ne nous appartient pas. Plus spécifiquement, le « *gnothi seauton* » semble faire office de rappel pour la place de l'être humain au sein du cosmos, puisque c'est le lot des mortels que d'être privés de l'immortalité, du savoir et de la vertu, trois privilèges qui sont réservés aux dieux, et aux dieux seuls.

Ainsi, la connaissance de soi apparaît à la fois comme un savoir et un désir. Se connaître soi-même, c'est désirer surpasser sa condition humaine par la tension vers le divin, et ce tout en sachant pertinemment que la perfection est et restera l'apanage des dieux. Cette humilité face à l'ordre des choses se retrouve donc jumelée à une volonté de faire mieux, volonté qui, bien évidemment, est centrale à l'activité philosophique telle qu'elle fut conçue par les Anciens. Le précepte « connais-toi toi-même », parole oraculaire professée par la pythie de Delphes, n'est rien d'autre qu'un protreptique lancé par le patron des philosophes, le dieu grec Apollon. Cet appel sera entendu par beaucoup, et plus spécialement chez des penseurs stoïciens tels qu'Épictète et Marc-Aurèle : c'est de ces derniers dont il faut maintenant discuter.

³ Dorion, L.-A. (2011), *Socrate*, p. 60.

⁴ Porphyre, *Traité sur le précepte connais-toi toi-même*, IV, 14.

2. Épictète, Marc-Aurèle et le précepte de l'Oracle de Delphes

Dans un fragment que nous avons conservé du philosophe stoïcien Épictète, ce dernier se prononce sur la signification du précepte « connais-toi toi-même ». Questionné par ce qui semble être un élève (c'est du moins ce que nous supposons) au sujet du caractère potentiellement superflu de la maxime delphique, Épictète répond avec vigueur qu'il n'en est rien, et qu'au contraire, la parole de l'Oracle est d'une importance fondamentale. Voici l'extrait en question, dont le style se rapproche grandement d'un dialogue socratique :

(Élève) - Dans ce cas, le précepte « connais-toi toi-même » est-il superflu ? (Épictète) - Bien sûr que non ! (Élève) – Mais quelle est sa signification ? (Épictète) – Si quelqu'un ordonnait à un membre d'un chœur de se connaître lui-même, n'obéirait-il pas en se concentrant sur les autres membres du chœur, afin d'être en accord avec eux ? (Élève) – Oui. (Épictète) – Et de même pour un marin et un soldat. Crois-tu que les êtres humains ont été faits pour vivre seul ou en communauté ? (Élève) – En communauté. (Épictète) – Par qui ? (Élève) – Par la nature⁵.

Comme dans beaucoup d'autres textes de la tradition stoïcienne, le thème véhiculé ici est celui de la conformité avec la nature. Pour Épictète, mais aussi pour Marc-Aurèle, la philosophie a comme objectif de nous fournir les moyens de vivre conformément à la nature et à la place que nous y occupons. Fidèle à son analogie théâtrale, Épictète dira d'ailleurs qu'il importe de bien jouer le rôle « que l'auteur dramatique a voulu te donner⁶ ». De la même manière, Marc-Aurèle insistera sur l'importance d'aller là où la Nature nous conduit et d'agir conformément à la place qui nous a été assignée par celle-ci⁷. Se connaître soi-même, pour les stoïciens, semble alors intimement lié à l'attention que l'on porte sur le soi tel qu'il s'incarne et se place dans le « Tout » (le monde).

⁵ Épictète (2012), *Entretiens*, F1, 175.

⁶ Épictète (1964), *Manuel*, XVII.

⁷ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre VII, LV.

Pour mieux comprendre la signification de cet incitatif à connaître sa place au sein du cosmos, il nous faut introduire la célèbre distinction qu'Épictète élabore entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Cette distinction, sur laquelle se fonde l'ensemble de la philosophie morale d'Épictète, donne le coup d'envoi au propos du stoïcien dans son *Manuel* :

[i]l y a des choses qui dépendent de nous ; il y en a d'autres qui n'en dépendent pas. Ce qui dépend de nous, ce sont nos jugements, nos tendances, nos désirs, nos aversions : en un mot, toutes les œuvres qui nous appartiennent. Ce qui ne dépend pas de nous, c'est notre corps, c'est la richesse, la célébrité, le pouvoir ; en un mot, toutes les œuvres qui ne nous appartiennent pas⁸.

Selon Épictète, il y a une différence à établir entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, ou devrait-on dire entre ce qui relève de l'âme et ce qui n'en relève pas. Loin d'être arbitraire, cette dichotomie se fonde en fait sur une conception que tout un chacun, parmi les stoïciens, aura tôt fait de défendre : ainsi l'âme n'a de juridiction que sur ce qu'elle produit, comme par exemple les émotions, les jugements et les inclinations ; tout le reste, que nous appellerons « événements extérieurs⁹ », est soumis pour sa part à un destin inéluctable sur lequel nous n'avons aucun contrôle. Il en va de même pour Marc-Aurèle, pour qui toute chose découle de la Nécessité et de la Providence divine¹⁰. Aux yeux de l'empereur philosophe, la seule chose qui appartient en propre au mortel est la détermination de sa conscience, que l'on surnomme à juste titre la « Citadelle Intérieure ». Face aux malheurs de la vie, l'être humain ne peut rien, si ce n'est de « modifier [...] son attitude envers eux¹¹ », ou encore de « ressembler au promontoire contre lequel incessamment

⁸ Épictète (1964), *Manuel*, I, 1.

⁹ Par « événements extérieurs », il faut entendre une multitude de choses : la santé, le statut social ou toute autre péripétie que l'être humain peut rencontrer au cours de sa vie.

¹⁰ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre II, III.

¹¹ *Ibid.*, Livre IV, I.

se brisent les flots¹² ». Dans le cadre conceptuel qui est celui d'Épictète et Marc-Aurèle, se connaître soi-même revient à prendre acte de ce qui dépend de nous, et qui dès lors n'est pas soumis au Destin :

[d]e manière fort convenable, la seule chose que les dieux ont mis en notre pouvoir, c'est celle qui est de la plus haute importance : l'usage correct de nos représentations. Ils n'ont pas mis les autres choses en notre pouvoir¹³.

Comme c'est le cas pour la plupart des philosophies anciennes, le discours stoïcien est aussi fondé sur une certaine compréhension de la nature. L'éthique, qui s'impose le plus souvent comme la discipline la plus importante, est pour les Anciens presque toujours déduite d'une étude de la nature : pour trouver la meilleure manière de vivre, diront-ils, il faut nécessairement tourner son regard vers la Nature, car c'est en elle que nous pourrions trouver tous les principes directeurs¹⁴. De ce fait, si nous voulons comprendre la signification stoïcienne de la connaissance de soi, nous devons à notre tour porter notre regard sur la Nature telle qu'elle fut jadis conçue par les stoïciens, sans quoi nous ne pourrions faire sens de la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Cependant, alors que nous empruntons ce détour vers la physique stoïcienne, mentionnons qu'il nous faut invoquer d'autres penseurs (stoïciens et autres), puisque Épictète et Marc-Aurèle sont peu bavards quant aux notions de Destin et de Nécessité.

3. La physique stoïcienne et la connaissance de soi

La physique stoïcienne commence avec l'identification des éléments théoriques fondamentaux qui régissent l'univers. Ainsi, pour les stoïciens, le monde est un « Tout » unifié et plein qui n'admet aucun vide entre chacune de ses parties. Si la physique stoïcienne exclut l'existence du vide, c'est surtout pour des raisons logiques. Le vide (que l'on ne doit pas confondre avec le non-être), qui par nature

¹² Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre IV, XLIX.

¹³ Épictète (2012), *Entretiens*, I, 1, 7-12.

¹⁴ D'où l'incitatif de vivre conformément à la nature.

ne pût de rien et n'agit sur rien, ne peut exister dans le monde : son existence impliquerait la présence d'« espaces incorporels » entre les choses corporelles, ce qui empêcheraient du même coup la « diffusion¹⁵ » et la propagation de la causalité universelle¹⁶. Dans ce monde où un décret divin a enchaîné toutes les choses les unes avec les autres, on retrouve deux principes matériels¹⁷, soit l'actif et le passif. Ces derniers rendent compte des changements qui se produisent dans le monde :

[t]he world is constituted of two principles, the active and the passive. The passive principle is called "matter" and "substance –"; it is amorphous and unqualified –; it possesses neither power of cohesion nor power of movement. The active principle is a power that is eternal and self-moved; it is responsible for all form, quality, individuation, differentiation, cohesion and change in the world¹⁸.

En faisant référence à ces fameux principes matériels dans le septième livre de son œuvre, Diogène Laërce affirme du même coup que les stoïciens associaient le principe actif à la raison (ou Intelligence), « c'est-à-dire Dieu¹⁹ ». Dieu, ou devrait-on dire Zeus, est donc cette entité qui informe la totalité de la matière : tout changement, du plus petit au plus grand, du particulier au général, advient du fait de son action, laquelle est constante, éternelle mais surtout providentielle. Celui que Cléanthe surnomme « le premier moteur de la nature²⁰ » s'étend partout, comme un « enchaînement de

¹⁵ Ici, les stoïciens s'appuient sur les arguments d'Aristote pour exclure l'existence du vide (cf. *Physique*, livre V, VII-IX).

¹⁶ Autrement dit, en tant qu'unité organique, le monde ne peut avoir en son sein des « intervalles spatiaux distincts séparant les corps les uns des autres », sans quoi nous ne pourrions expliquer comment la causalité (qui est une sorte de mouvement) parvient à rejoindre toutes les parties du monde.

¹⁷ Étant donné que, pour les stoïciens, le monde est tout entier fait de matière.

¹⁸ Bobzien, S. (2005), "Early stoic determinism", p. 490.

¹⁹ Diogène Laërce, *Livre VII*, 134.

²⁰ Cléanthe, *Hymne à Zeus*.

causes²¹ », et il n'existe aucun endroit dans le monde qui ne soit pas sous sa juridiction. Le monde, dira Cléanthe en s'adressant à Zeus, « il t'obéit, où que tu le mènes, et il se soumet de plein gré à toi²² ». Les stoïciens nous exposent ici un déterminisme au sens fort, et il semble bien que rien ne puisse échapper à la Nécessité.

Ce déterminisme, que les stoïciens de la « première vague²³ » ont abondamment théorisé, a par la suite été repris par les stoïciens de la période impériale dont Épictète et Marc-Aurèle font partie. Pour Épictète, par exemple, nous devons toujours garder à l'esprit que c'est Zeus et la Destinée qui nous portent²⁴, et non notre bon vouloir. Marc-Aurèle, quant à lui, croyait que tous les événements sont nécessairement « filés et tissés avec ce que dirige la Providence²⁵ ». Bien évidemment, le fait de prendre position en faveur d'un tel déterminisme n'est pas sans conséquence pour les êtres humains, lesquels se voient du même coup dépossédés d'une large part de leur liberté (entendue ici au sens commun du terme). Il semble, en effet, que tout ce qui relève de notre vie (la santé, la richesse, la célébrité, les péripéties générales et particulières) appartient en fait au Destin, et que ce faisant nous n'ayons aucun contrôle sur celle-ci. À ce titre, l'image employée par le philosophe Hippolyte pour décrire cette situation illustre bien l'impact d'une causalité totale sur la condition humaine :

[e]ux aussi [Zénon et Chrysippe] affirmaient que tout est soumis au destin, avec l'exemple suivant. Quand un chien est attaché à une charrette, s'il veut la suivre, il est tiré et il la suit, faisant coïncider son acte spontané avec la nécessité ; mais s'il ne veut pas la suivre, il y sera contraint dans tous les cas. De même en est-il avec les hommes : même s'ils ne veulent pas, ils seront contraints de suivre leur destin²⁶.

²¹ Cléanthe, *Actius*, I, 28, 4.

²² Cléanthe, *Hymne à Zeus*.

²³ C'est-à-dire Zénon, Chrysippe, Cléanthe, etc.

²⁴ Épictète (1964), *Manuel*, LIII, 1.

²⁵ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre II, III.

²⁶ Hippolyte, *Réfutations des hérésies*, I, 21.

De l'avis de plusieurs commentateurs, cette analogie du chien attaché à une charrette nous laisse croire que les stoïciens de la première vague, en tant qu'incompatibilistes, auraient considéré l'être humain comme étant non-libre²⁷. Or, et c'est là la perspective qu'adopteront Épictète et Marc-Aurèle, l'être humain n'est pas entièrement soumis au Destin, puisque certaines choses demeurent en son pouvoir. C'est le cas notamment de notre capacité à modifier notre manière de percevoir un événement, une chose qui, selon Épictète et Marc-Aurèle, nous appartient en propre (nous y reviendrons). Par conséquent, si nous reprenons l'exemple du chien et de la charrette, nous pouvons dire que la liberté consisterait ici à se soumettre volontairement et sereinement à cette situation. Comme le dirait Marc-Aurèle lui-même, notre conscience, « quand elle se conforme à la nature, envisage les événements de telle sorte, qu'il puisse toujours, selon la possibilité qu'il en a, modifier sans peine son attitude envers eux²⁸ ».

En nous invitant à nous conformer à la nature, les stoïciens nous demandent en fait de nous réconcilier avec les impacts particuliers que la Nécessité universelle (incarnée en la personne de Zeus) exerce sur nos vies. Le Destin, qui reste providentiel malgré tout²⁹, a donné la liberté et la richesse à certains, alors que d'autres sont nés esclaves. De la même manière, certains seront dotés de force et de vigueur, alors que d'autres seront faibles et perpétuellement frappés de maladie. Ce sont là des réalités avec lesquelles tous et toutes doivent composer³⁰, car celles-ci sont autant de maillons dans une chaîne inviolable de causes et d'effets contre laquelle nous ne pouvons rien. L'étude de la physique est donc fondamentale pour le salut humain, puisque ce n'est qu'en comprenant les conditions particulières que nous a données la nature que nous pourrions mieux l'accepter :

[w]e may therefore think of ourselves as belonging to the whole order of the world and bring ourselves into a certain

²⁷ Botros, S. (1985), « Freedom, Causality, Fatalism and Early Stoic Philosophy », p. 290.

²⁸ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre IV, I.

²⁹ C'est du moins l'avis d'Épictète et de Marc-Aurèle.

³⁰ Même si la réconciliation est certainement plus facile pour certains que pour d'autres...

sympathy with it. And this habit of thought it will help us to lift ourselves above the common passion is that vex us with surprise and discontent when events fall out so as to cross our individual desires. Nothing can befall us that is not in the nature of things capable of being understood and reckoned with, and it is our business to master circumstances by understanding them³¹.

4. Ce qui dépend de nous

Même si Épictète et Marc-Aurèle en discutent de manière moins détaillée, ils adoptent eux-aussi le déterminisme tel qu'il fut développé par Zénon, Chrysippe et Cléanthe. La meilleure preuve de cela réside très certainement dans la distinction qu'Épictète établit entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas : il y a d'une part ce qui est soumis au Destin (le corps, la richesse, la célébrité, le pouvoir, etc.), et d'autre part ce qui relève entièrement de nous (jugements, tendances, désirs, aversions, etc.). Cette distinction, qui adhère pleinement à la doctrine stoïcienne du déterminisme, porte également en son sein tout le discours que les stoïciens ont élaboré à propos de l'âme : la partie supérieure de l'âme, que l'on appelle « la partie directrice » (*Hégemonikon*), a sous son commandement l'ensemble des mouvements de l'âme, c'est-à-dire « les impressions, les assentiments, les sensations et les impulsions³² ».

La physique révèle que les choses extérieures ne sont pas sous notre contrôle, et que pour cette raison il est vain de leur accorder une quelconque importance. Cependant, comme la démonstration le rendra manifeste, l'âme contrôle ses propres mouvements, et il incombe à elle seule de leur donner une direction. Il est dans la nature de l'âme, en effet, de se mouvoir d'elle-même sans l'intervention d'une force externe (comme celle de la causalité).

Ne sont mues que de l'extérieur les choses transportables, comme les morceaux de bois, les pierres, et toutes les choses matérielles qui ne sont soutenues que par un habitus [...]. Ont en eux-mêmes la cause de leur

³¹ Pollock, F. (1879), « Marcus Aurelius and the Stoic Philosophy », p. 51-52.

³² Cléanthe, *Actius*, IV, 21, 1-4.

mouvement les animaux et les plantes, et en un mot tout ce qui est soutenu par une « nature » ou par une « âme »³³.

Cette fameuse « partie directrice » est pour les stoïciens la seule chose sur laquelle le Destin n'a aucune emprise. À proprement parler, on pourrait dire que la partie directrice est le « soi » stoïcien, puisque celui-ci est conçu comme étant différent du corps et indépendant des « choses extérieures³⁴ » (et donc du Destin). Aux yeux de Marc-Aurèle, il s'agit de notre conscience, du « maître intérieur³⁵ » ou encore de la « Citadelle Intérieure » : c'est l'ultime rempart, le seul endroit où il est réellement possible d'exercer sa liberté. Notre principe directeur, dira Marc-Aurèle, « s'éveille de soi-même, se dirige et se façonne soi-même tel qu'il veut, et fait que tout événement lui apparaît tel qu'il veut³⁶ ». D'une certaine manière, le « soi » est « la perspective à la troisième personne » (*third person perspective*³⁷) que nous avons sur les événements qui nous affectent.

Dans l'interprétation stoïcienne du *gnothi seauton*, se connaître soi-même consisterait donc à savoir ce qui dépend de nous et qui est en notre pouvoir, c'est-à-dire nos représentations, nos émotions et notre façon de voir les choses en général. Pour mieux comprendre ce que cela implique, prenons l'exemple de la mort, laquelle est inévitable et nécessaire. Comme nous le savons déjà, ce n'est pas l'être humain qui a décidé de rendre son existence limitée : c'est là une chose que les dieux ont décidé, et les êtres humains ne peuvent rien contre ce décret. La seule chose que les mortels contrôlent réellement, c'est leur manière de percevoir cette situation. Évidemment, toutes et tous ne parviennent pas à concevoir la mort avec le même degré de sagesse. C'est pour cette raison que certains sont terrifiés à l'idée de mourir, alors que d'autres affrontent cette réalité sereinement, car ils la reconnaissent l'acceptent comme inévitable. Ce qui dépend de nous, ce n'est pas la mort, mais plutôt l'idée de la mort : une fois que nous

³³ Origène, *Des principes*, III, 1, 2-3

³⁴ Reydams-Schils, G. (2005), *The Roman Stoics : self, responsibility, and affection*, p. 25.

³⁵ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre IV, I.

³⁶ *Ibid.*, Livre VI, VIII.

³⁷ Reydams-Schils, G. (2005), *The Roman Stoics : self, responsibility, and affection*, p. 16.

nous sommes réconciliés avec son caractère indubitable, nous pouvons faire en sorte que celle-ci paraisse moins effrayante. De là provient la célèbre maxime d'Épictète, qui dit que « ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur ces choses³⁸ ».

5. Conclusion : l'analogie du comédien

Au début de notre investigation, nous avons insisté sur la forte connotation morale que revêtait la connaissance de soi pour les Anciens. Se connaître soi-même, pour Socrate, revenait à savoir qu'en tant que mortels, nous ne pourrions jamais égaler la connaissance et la vertu des dieux. Bien sûr, cette connaissance ne doit pas nous laisser dans un *statu quo* où l'on s'en tiendrait au simple fait que l'on ne sait rien. Socrate, on le sait, était obsédé (et c'est peu dire) par la poursuite de la sagesse, une quête qui était motivée précisément par le fait qu'il savait qu'il ne savait rien. La connaissance de nos limites morales et épistémologiques doit donc s'accompagner d'un désir (certes humble) de les surpasser. C'est d'ailleurs là toute la mission de la philosophie : si elle met en lumière nos limites, ce n'est que pour mieux nous inciter à les dépasser et à tendre vers cette sagesse qui nous fait horriblement défaut.

Même si le *gnothi seauton* est réinterprété d'une manière très particulière chez les stoïciens, on y retrouve également l'idée d'une prise de conscience jumelée à une volonté de faire mieux. En effet, alors que l'étude rationnelle de la nature nous fait voir que les circonstances extérieures ne sont pas sous notre juridiction, nous sommes du même coup motivés à nous concentrer sur la seule chose qui dépend de nous, à savoir les mouvements de notre âme. Aucun mortel, dira Épictète, ne peut-être quelque chose ailleurs que dans les limites de ce qui lui appartient, et c'est pour cette raison qu'il est vain d'être affligé par notre état de santé ou encore notre statut social. Ce qui nous appartient, ce n'est pas de choisir l'état qui est le nôtre, mais plutôt de s'y conformer sereinement et de faire preuve de vertu dans ce qui apparaît de plus en plus comme un rôle :

³⁸ Épictète (1964), *Manuel*, I, 5.

[e]st-ce donc une œuvre dépendante de toi, que d'obtenir une charge ou d'être admis dans un festin ? Nullement. Comment donc pourrait-il y avoir là matière à déshonneur ? Comment ne seras-tu rien nulle part, toi qui dois être quelque chose dans les seules choses qui dépendent de toi, dans les choses où tu peux acquérir la considération la plus grande³⁹ ?

Comme nous l'avons répété maintes et maintes fois, Épictète et Marc-Aurèle nous invitent à nous conformer à la nature, ou devrait-on dire à la place qui nous a été donnée par celle-ci. C'est là tout le sens du fragment que nous avons cité auparavant et au sein duquel Épictète, interprétant la maxime delphique, conviait son élève à prendre sa place au sein du « Tout ». Ainsi, pour toute circonstance, il faut évaluer nos actions en vertu de notre « nature particulière », et ce pour déterminer si nous sommes à même de mener à bien un projet quelconque :

[c]onsidère d'abord ce que tu te proposes, et vois ensuite, en étudiant ta nature, si tu en es capable. Tu veux être pentathlète ou lutteur ? Regarde tes bras, tes cuisses, examine tes reins. L'un, en effet, est né pour une chose ; l'autre pour une autre⁴⁰.

Il en va de même pour Marc-Aurèle, pour qui chaque être humain a reçu sa condition comme un médecin prescrit un remède : « [J]a nature universelle a ordonné à un tel d'être malade, de perdre un membre, d'être privé d'un organe ou d'être affligé d'une épreuve analogue⁴¹ ».

Que l'on soit maître ou esclave, riche ou pauvre, malade ou en pleine santé, les stoïciens semblent concevoir ces situations comme autant de rôles que tous et toutes doivent jouer. S'il est vrai qu'il ne nous appartient pas de choisir ces rôles (une prérogative qui appartient aux dieux seuls), c'est tout de même à nous qu'incombe la tâche la plus fondamentale et qui consiste à jouer convenablement

³⁹ Épictète (1964), *Manuel*, XXIV, 1.

⁴⁰ *Ibid.*, XXIX, 5.

⁴¹ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre V, VIII.

ces derniers. Ainsi, comme nous le rappelle Jean-Joël Duhot, de toutes les choses que le dramaturge divin nous a laissées (le rôle, le costume, le masque, etc.), la seule qui nous revient véritablement en propre est la voix.

L'acteur, c'est la voix (le vers antique est chanté, et le jeu, probablement très hiératique en raison même de la tenue des acteurs, ne devrait rien laisser passer de la personnalité de l'artiste), et le personnage, le masque et le costume. Le fait de jouer masqué favorise évidemment la dissociation de l'acteur et du personnage. La seule chose qui compte pour l'acteur est sa voix, le reste ne relève que du personnage qu'il incarne dans la pièce. Le rôle que Dieu nous a attribué dans la vie n'est donc que ce costume. Et si nous passons d'un personnage de sénateur à un personnage de mendiant, qu'importe puisque ce ne sont que des rôles et que nous sommes les acteurs. Si nous avons une belle voix, elle sera aussi bien mise en valeur dans le rôle du mendiant⁴².

Telle est la connaissance de soi chez les stoïciens : connaître sa « nature particulière » à l'aune de la Nature universelle, et ce pour déterminer quelles sont les limites à l'intérieur desquelles nous pouvons agir. Si l'on naît esclave, il ne faut pas être affligé de cette condition (puisque cela ne dépend pas de nous), mais il faut avoir la patience et la loyauté qui sont attendues de la part d'un serviteur. À l'inverse, si l'on est destiné à être empereur, il ne faut pas s'en enorgueillir, comme le font de nombreux tyrans, mais il faut pratiquer cette fonction avec les vertus qui sont le propre d'un bon dirigeant, soit la sagesse, la tempérance et la magnanimité. Dans un cas comme dans l'autre, l'impératif que nous suggère les stoïciens est le même : il faut prendre sur soi d'agir conformément au rôle que nous a donné la nature, tout comme un membre d'un chœur doit accepter le rôle que le coryphée⁴³ lui a octroyé.

Pour Épictète et Marc-Aurèle, le « connais-toi toi-même » est bien plus qu'une simple maxime : c'est aussi un mode de vie. Se connaître soi-même, selon Marc-Aurèle, c'est vivre en sachant que l'âme et l'intelligence prédomineront toujours les péripéties corporelles

⁴² Duhot, J.-J. (1996), *Épictète et la sagesse stoïcienne*, p. 128-129.

⁴³ Le coryphée est le chef d'un chœur antique présent au sein d'une comédie ou d'une tragédie grecque.

comme la maladie ou la souffrance⁴⁴. Pour Épictète, la connaissance de soi consiste en un accord avec la nature, lequel ne peut se réaliser qu'à travers l'accord préalable avec soi-même. Celui qui se connaît lui-même ne se lance pas dans des entreprises qui surpassent les capacités qui lui ont été données, mais il cherche plutôt à faire preuve d'excellence dans les limites qui sont les siennes. « Si tu prends un rôle au-dessus de tes forces, non seulement tu y fais pauvre figure, mais celui que tu aurais pu remplir, tu le laisses de côté⁴⁵ ». Aussi étranges que ces conséquences puissent nous sembler, les stoïciens, demeurent tout de même profondément optimistes. Non seulement faut-il accepter notre situation, mais en plus (et c'est là ce qui est absolument étonnant) il faut l'aimer :

[i]l faut donc aimer pour deux raisons ce qui t'arrive. L'une parce que cela était fait pour toi, te correspondait, et survenait en quelque sorte à toi, d'en haut, de la chaîne des plus antiques causes. L'autre, parce que ce qui arrive à chaque être en particulier contribue à la bonne marche, à la perfection et, par Zeus ! À la persistance même de Celui qui gouverne la nature universelle⁴⁶.

Bibliographie

- Bobzien, S. (2005), « Early Stoic Determinism », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 4, n° 48, p. 489-516.
- Botros, S. (1985), « Freedom, Causality, Fatalism and Early Stoic Philosophy », *Phronesis*, vol. 30, n° 3, p. 274-304.
- Dorion, L-A. (2011), *Socrate*, Paris, Presses universitaires de France, 127 p.
- Duhot, J-J. (1996), *Épictète et la sagesse stoïcienne*, Paris, Bayard Éditions, 257 p.
- Épictète (1964), *Manuel*, Paris, GF Flammarion, 248 p.
- Épictète (2012), *Entretiens*, Paris, Arléa, 226 p.
- Hippolyte, *Réfutations des hérésies*, I, 21.

⁴⁴ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre VII, LV.

⁴⁵ Épictète (1964), *Manuel*, XXXVII.

⁴⁶ Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Livre V, VIII.

- Reydams-Schils, G. (2005), *The Roman Stoics : Self, Responsibility, and Affection*, Chicago, University of Chicago Press, 210 p.
- Hadot, P. (1997), *Introduction aux "Pensées" de Marc-Aurèle*, Paris, Fayard, 566 p.
- Long, A. A et D. N. Sedley (2001), *Les philosophes hellénistiques II : les stoïciens*, Paris, GF Flammarion, 570 p.
- Marc-Aurèle (1964), *Pensées pour moi-même*, Paris, GF Flammarion, 248 p.
- Platon (2008), *Œuvres complètes*, Luc Brisson (dir.), Paris, GF Flammarion, 2204 p.
- Pollock, F. (1879), "Marcus Aurelius and the Stoic Philosophy", *Mind*, vol. 4, n° 13 , p. 47-68.